



Socialismes du nord au sud FIGARO 26/5/74

PAR XAVIER MARCHETTI

DEPUIS vingt-sept ans aucun communiste n'a siégé au gouvernement, en France ; depuis seize ans les socialistes sont dans l'opposition. La gauche a ainsi été — ou s'est — exclue de la grande mutation opérée les quinze dernières années : institutions nouvelles avec un exécutif fort dont Léon Blum lui-même avait prédit la nécessité ; décolonisation ; approche d'une véritable construction de l'Europe ; expansion économique, sans précédent ; autonomie de défense ; indépendance nationale...

Tout s'est noué, peu à peu, sans — ou contre — les forces de gauche. C'est un fait historique. C'en est un autre que le grand basculement escompté par elle ne se soit pas produit en

mai 1974, lors de l'élection présidentielle. François Mitterrand n'en continue pas moins. A peine revenu de Moscou, il a repris l'idée d'une internationale socialiste du Sud européen. La rencontre de Latché (Landes), ce dernier week-end, en est la première concrétisation. Aucun de ses invités, cependant, n'occupe dans son propre pays la position qui est la sienne en France. Soit que l'un ou l'autre ne représente pas à lui seul tout le mouvement socialiste, soit que le rapport des forces entre ce mouvement et le communisme se pose en termes totalement différents. Le Portugais Mario Soares vit, par exemple, une expérience dont la réplique ne semble aucunement promise au Grec Papandréou ou à l'italien

de Martino. Définir un langage commun, propre au socialisme méditerranéen, prend dès lors toutes les apparences d'une démarche académique.

La démarche s'explique pourtant si l'on tient compte de deux éléments d'appréciation. Le premier relève de la géopolitique. Depuis la guerre israélo-arabe des « Six Jours », la Méditerranée n'est plus un « lac américain » et les récentes manœuvres navales soviétiques l'indiquent bien. D'autre part, cette région du globe, surtout à cause du pétrole, redevient l'un des « points chauds » de la compétition mondiale. Ce qui peut s'y produire dans les prochaines années risque d'être déterminant.

L'autre élément à prendre en compte pour situer la rencontre de Latché c'est la cassure

socialiste entre l'Europe du nord et celle du sud. Là, l'expérience industrielle est ancienne, la social-démocratie a intégré les forces ouvrières, le parti communiste est inexistant ou à peine représenté. Ici, l'industrialisation est un fait nouveau (ou un simple projet), les zones de pauvreté, celles de forte densité rurale sont nombreuses, le niveau de vie est incomparablement moins élevé, la tentation communiste a davantage de chances de se manifester.

Politiquement, il semble donc normal que François Mitterrand se sente plus proche de Mario Soares, de de Martino ou de Papandréou qu'il ne l'est d'Helmut Schmidt, de Harold Wilson ou d'Olaf Palme. Il n'a pas le pouvoir et il n'envisage pas de le conquérir par les mêmes voies que ses collègues en socialisme de République fédérale, de Grande-Bretagne ou de Suède.

En cela, il se situe à l'opposé du vœu tout récemment exprimé par Valéry Giscard d'Estaing : celui de voir naître en France (où il estime que les chances du communisme sont « nulles »), un socialisme « à l'allemande ». Si cela ne dépend que de François Mitterrand on ne verra pas se réaliser le souhait du chef de l'Etat : le vide comblé au centre-gauche de la politique française, soit parce que l'opposition socialiste évoluerait dans ce sens, en bloc, soit parce que le flanc anticommuniste du mouvement socialiste décrocherait de l'union de la gauche.

Rapportée au combat politique français la rencontre méditerranéenne de Latché a aussi cette signification : un refus de la social-démocratie, et un nouveau refus du dialogue avec le pouvoir. C'est l'intransigeance doublement confirmée.

X. M.

(Suite page 6, col. 4.)

Socialismes du nord au sud

(Suite de la première page.)

François Mitterrand n'entend pas dévier du chemin qu'il s'est tracé, en se persuadant que l'alliance socialo-communiste finira bien par vaincre, en France. Il croit toujours, selon la belle formule de Jean Charlot à « l'âme missionnaire » de son parti socialiste, qui lui fera conquérir les trois ou quatre pour cent de suffrages nécessaires à la victoire de l'union de la gauche.

Replacées au niveau méditerranéen, les conversations des Landes font, en revanche, apparaître la difficulté d'exister du socialisme à l'europpéenne. Ce qui se passe au Portugal laisse songeur. La dure bataille menée par Mario Soares contre un danger réel de « dictature communiste » est approuvée, ouvertement soutenue par François Mitterrand. Le parti communiste italien fait à peu près la même analyse que lui. Le parti communiste français, celui auquel Mitterrand a directement affaire, expose une analyse différente: c'est Alvaro Cunhal qui a raison et Mario Soares qui a tort. En Espagne, le parti socialiste se tient à distance de la junte démocratique (communiste). En Grèce, les socialistes sont divisés contre eux-mêmes...

Tout cela fait un joli puzzle éparpillé, dont on voit mal quelle unité de construction pourrait, de sitôt, permettre l'assemblage et donner naissance à une puissante gauche sud-européenne intégrant les communistes. Très exactement, tout au long de la couronne méridionale du dispositif de l'OTAN, englobant aussi bien le Portugal que la Grèce, en passant par l'Italie.

Le président Gerald Ford, qui doit se rendre en fin de semaine à Bruxelles au « sommet » de l'OTAN, se réserve de soulever la « très grave question » posée par la présence d'un « élément communiste » au Portugal alors que ce pays joue un rôle dans l'organisation atlantique destinée « à faire face au défi des éléments communistes de l'Est ». Cela semble assez clair pour que les socialistes européens se posent, eux, la question fondamentale de savoir dans quel monde ils veulent forger leur destin politique. Ceux du nord ont déjà choisi.

Xavier Marchetti.

Figaro 26/5/75